

Le rêves? L'engagement de ne plus servir contre l'ennemi pendant toute la campagne. Le lieutenant Pau refusa.

—Bah! laissez-le partir! Il n'est plus bon que pour l'ambulance!

Mais, à Nancy, dès que le lieutenant Pau vit sa blessure à peu près cicatrisée, dès le mois d'octobre, il voulut repartir, rejoindre son régiment, reprendre son rang dans l'armée, défendre la France envahie.

—Y penses-tu? Tu boîtes encore. Et ton bras, ton bras amputé?...

Qu'importait au jeune officier! C'est à Besançon qu'il doit retrouver ses compagnons d'armes. Il part pour Besançon, seul, malgré les prières de sa soeur qui veut l'accompagner, et avec lui faire campagne. Elle n'a pas seulement un culte pour l'héroïne de Domremy, elle veut l'imiter, ne fût-ce qu'en soignant les blessés.

Et, pendant que Gérard—plus tard, le capitaine Gérard—combat à l'armée de Metz, elle organise à Nancy la Compagnie de Jeanne d'Arc une association d'ouvrières qui cousent des vêtements pour les prisonniers ou font des bandes à pansements pour les blessés qui passent. Les trains aux wagons ensanglantés se succédaient, nombreux, dans la gare lorraine. Mlle Pau parcourait les compartiments, demandait leurs noms aux soldats, leur tendait un bout de papier et faisait parvenir aux parents anxieux ces lignes tracées à la hâte.

Elle eut plus de courage encore, l'admirable Marie-Edmée, éprise de sacrifice. Cette enfant de vingt ans allait aux ambulances et, de son crayon sûr et charmant (on prendrait ses dessins pour des Tony Johannot), elle traçait les portraits des mourants,—dernier souvenir qu'elle en-

voyait à des familles, au loin.

Un jour, on apporta dans la salle de dissection un cadavre, celui d'un enfant de la Savoie, Jean Contat, franc-tireur, dix-neuf ans, qui avait fait, avec de braves compagnons comme lui, sauter le pont de Fontenoy, exploité d'une hardiesse étonnante, accompli avec une témérité superbe, au milieu des lignes prussiennes.

Le malheureux avait été torturé avant de mourir. Le cadavre était comme haché. Marie-Edmée parvint à le voir, s'agenouilla devant lui, dessina la tête juvénile du martyr, pria et coupa une mèche de cheveux sur le front glacé de Jean Contat. Pour la mère.



Telle est cette famille Pau. Marie-Edmée, comme elle avait retrouvé Gérard au lendemain de Reichshoffen, voulut retrouver son frère au lendemain de la douloureuse retraite de l'armée de l'Est.

Mais le capitaine n'avait pas voulu se réfugier en Suisse avec l'armée de Bourbaki. Avec une poignée de soldats résolus, il avait hardiment, par les bois, dans la neige, traversé l'armée ennemie et gagné Lyon. Et, le sachant là, Marie-Edmée rentrait à Nancy,—mais pour y mourir. Y mourir épuisée de dévouement et de fatigue, y mourir au milieu de ces soldats allemands qu'elle ne haïssait pas, l'exquise fille, et dont elle disait en son "Journal":

Le jardin est envahi comme la veille. Par-dessus le mur du jardin voisin, je vois deux soldats bavarois qui écrivent. Ils pleurent, les pauvres garçons! La famille, la patrie sont là devant eux, entre leurs larmes et cette lettre, qui parviendra peut-être quand ils seront morts. Oh! soyez maudits, vous qui séparez les enfants des